

M. DELAUNEY-VARIN

I. L'HOMME — II. L'ARTISTE

L'HOMME

I. — Le modeste cimetière de Crouttes renferme la sépulture de deux graveurs distingués qui furent pour nous d'utiles et aimables collègues : MM. Amédée Varin et Alfred Delauney. Nous avons sur le premier, outre les paroles émues que notre président M. Hachette a prononcées sur sa tombe, une excellente étude de M. Fr. Henriet. Je viens de la relire attentivement et me reproche mon audace ; il eût été, en effet, bien préférable pour vous et pour la mémoire de M. Delauney, que le panégyrique que je vais tenter fût confié à M. Henriet, dont vous avez pu déjà apprécier, comme moi, la compétence pour tout ce qui touche aux choses de l'art, ainsi que la souplesse et la facilité du style. Mais, que voulez-vous ? j'avais connu autrefois M. Delauney, j'ai passé avec lui et sa compagne

une grande saison à Vichy ; c'est moi qui l'ai enrôlé dans notre compagnie, en 1873, qui le revoyais de temps à autre ; il m'a semblé que je lui devais quelques paroles d'adieu. J'éprouvais ce regret d'autant plus vivement, que c'est pendant une de mes courtes absences, que notre ami a été enlevé par une mort quasi soudaine ; aucun de nous, je le crains, n'a pu assister à ses obsèques et tout tardif qu'est l'hommage que nous tenons à lui rendre, il n'en est ni moins sincère, ni moins sympathique.

C'est au courant de l'été de 1873, que j'ai rencontré M. Delauney, à Vichy, où l'avait appelé le soin de sa santé ; c'est de sa bouche que je tiens bien des détails qui le concernent.

En 1870, il avait épousé en secondes noces l'aimable fille de M. Amédée Varin, et s'associa dès lors aux travaux de son beau-père. Je n'ai su que plus tard quelle était la cause de la maladie qui amenait ce ménage heureux à Vichy ; je l'attribuais à un excès de travail, d'assiduité ; je me trompais : M. Delauney, resté dans Paris lors de l'investissement de la ville par les Prussiens, fit son devoir de garde national avec le zèle le plus patriotique ; Français, il souffrait de voir la patrie en danger, le sol foulé par des hordes ennemies ; aussi ne ménageait-il pas sa peine et l'on peut assurer que les fatigues physiques, jointes aux privations qu'il fallut s'imposer durant le siège, que les souffrances morales surtout ont déterminé cette grave affection que des stations réitérées, chaque année, à Vichy, semblaient avoir enrayée, si ce n'est conjurée, et dont une recrudescence subite a amené sa mort.

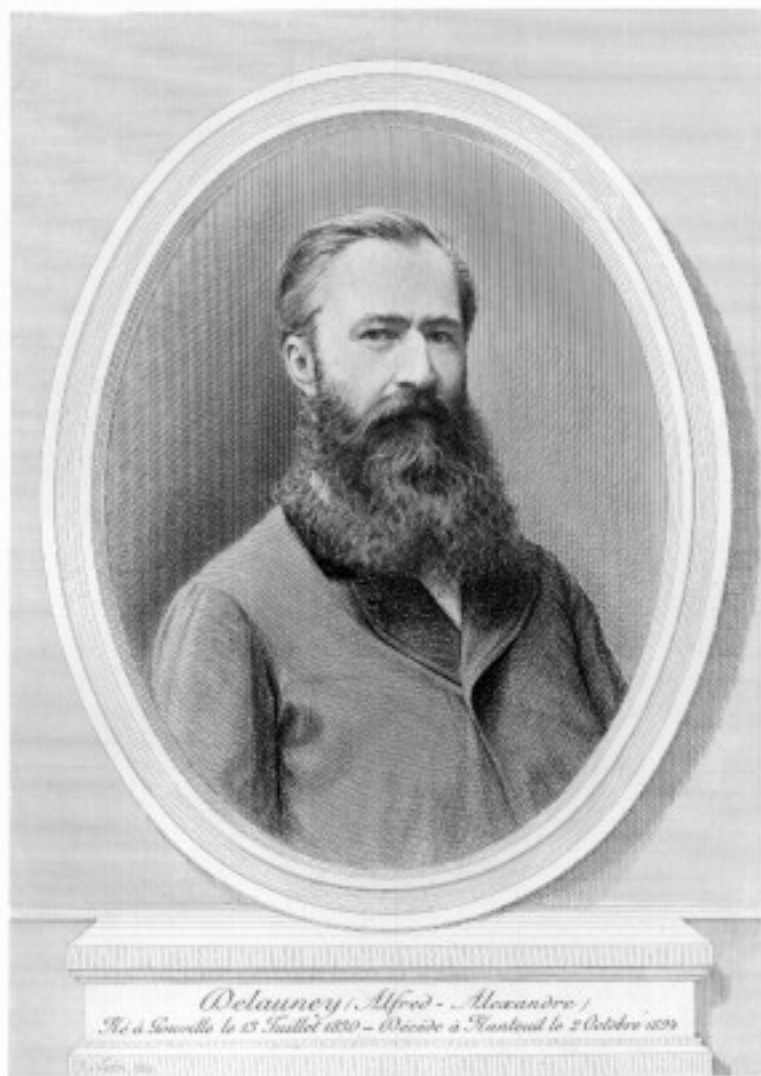
Delauney (Alfred-Alexandre), est né à Gouville (Manche), le 13 juillet 1830. Le travail de la campagne ne lui souriait guère ; il avait des goûts studieux, pour ainsi dire déjà contemplatifs, il aimait à observer la nature et cherchait à rendre compte, par le dessin, de ses impressions ; essais enfantins, informes, si l'on veut, mais qui dénotaient un penchant bien déterminé. A l'âge de douze ans, il vint à

Paris chez son oncle Salmon, frère de sa mère, marchand d'estampes sous les galeries de l'Institut. A l'âge de vingt ans, il était propriétaire du fonds. Et, voyez la bizarrerie des coïncidences ! Quand il me fallait renouveler les modèles de dessins destinés à mes élèves de Courbevoie, c'est à M. Salmon et à son neveu que je demandais des conseils et à qui j'achetais les études qui me semblaient nécessaires. Je ne soupçonnais guère alors que je dusse le revoir à Vichy, malade et, néanmoins, occupé à rectifier les gravures qui illustraient le Guide-Joanne, je ne soupçonnais guère que je fusse appelé à prononcer, en quelque sorte, son oraison funèbre.

Des soins intelligents, une station à Vichy pendant plusieurs années, avaient semblé rendre à M. Delauney une santé florissante ; il avait racheté de son oncle Salmon, le magasin de librairie ancienne que celui-ci avait dirigé rue de Seine, au coin de la rue Visconti ; mais, bientôt, entraîné par sa passion de paysagiste, il céda son magasin et s'adonna tout entier au dessin, à la gravure. C'est à ce moment qu'il passa avec sa femme et ses deux enfants la plus grande partie des étés à Crouttes, auprès de son beau-père Amédée. C'est là dans cette retraite patriarcale, dans cette ruche paisible que les Varin, fuyant le bruit et la gloire donnent, depuis 40 ans, ce spectacle inouï, ce nous semble, d'artistes vivant dans la plus complète harmonie, s'aidant mutuellement, et formant une colonie, heureuse, si des deuils comme celui qui la frappe ne venaient rappeler que tout bonheur est incomplet ici bas !

Il y a quelques années, en 1889, M. Delauney avait acquis une propriété à Nanteuil-sur-Marne, où il passait les étés avec sa famille ; M. Amédée Varin n'avait pas voulu quitter sa fille, il avait aménagé cette demeure avec le goût qui le caractérisait ; il se plaisait à des travaux de jardinage et se reposait des fatigues de son art en cultivant avec passion ses rosiers, il avait une collection dont il était fier.

C'est au moment où M. Delauney s'occupait de l'établis-



sement de sa fille que, surpris à Paris par une crise violente, il voulut revenir à Nanteuil avec les siens. Après trois jours d'indisposition, alors que rien ne pouvait faire craindre un dénouement aussi prompt, il expira le 2 octobre à minuit et demi. M. et M^{me} Eugène n'eurent pas la consolation de recueillir son dernier soupir.

Je ne crois pas devoir mieux faire que de copier la note que m'a remise notre collègue M. E. Varin :

« Nous étions, outre Delauney, trois frères Varin, vivant ensemble à Crouttes toujours en communion d'idées artistiques, politiques et religieuses... Chrétien convaincu, Delauney pratiquait la religion sans forfanterie, comme sans peur du qu'en dira-t-on, en honnête homme. A la grande douleur de sa femme il n'a pu recevoir les derniers sacrements — tant le mal a été rapide ! — le prêtre qu'on avait fait appeler est arrivé quelques minutes trop tard ! Il doit reposer en paix, car il a vécu en chrétien, en honnête homme, faisant du bien aux siens et après avoir assuré l'avenir de sa femme et de ses enfants. »

« C'était, dit à son tour M. Henriet, un artiste laborieux, fils de ses œuvres. Quoique froid en apparence et se livrant peu, il était d'un jugement droit, de relations sûres, constant dans ses affections. C'est pour moi un excellent ami qui disparaît et qui me manquera, tout concourait à nous lier ; situation, sentiments, opinions et amour des arts. Ses deux enfants, élevés dans les meilleurs principes, seront pour la mère une source de consolations... »

L'ARTISTE

Pour cette deuxième partie — qui sera moins mienne encore que la première — je puiserai, avec la plus complète

indiscrétion, dans les documents qui m'ont été fournis par M. Fr. Henriet (*Journal des Arts*, n° 62, 6 octobre 1894), par M. Eug. Varin qui, outre des notes personnelles précieuses, m'a communiqué la notice de M. Jules Adeline : *Le graveur Delauney* (lauréat du prix Bourtot) et les artistes normands au Salon de Rouen (1888).

« Alors que M. Delauney était marchand d'estampes pour son propre compte, il s'exerçait, dans ses moments de loisir à dessiner, faisant à la campagne, le dimanche, des croquis d'après nature. Il avait trente-trois ans lorsqu'il commença à graver à l'eau-forte, sans personne pour le guider, prenant seulement quelques renseignements dans les manuels spéciaux. En deux ans, il fit quarante-cinq copies de gravures anciennes ; il exposa au Salon de 1866 deux estampes de fleurs et de fruits, copiées à l'eau-forte sur les belles gravures d'Earlom, d'après Van-Huysum. Puis il se mit à l'estampe originale, et de 1866 à 1870, il grava soixante-treize vues de Paris (1). En 1870, il exposa la première de ses grandes eaux-fortes, l'église St-Pierre, à Caen, qui lui valut une première médaille ; il en a donné quatorze autres depuis, qui ont été fort remarquées : église d'Harfleur, ruines des Tuileries, cathédrales de Reims, d'Amiens, de Rouen, de Cologne, Notre-Dame-de-Paris, un chef-d'œuvre pour la largeur et la sobriété mâle de l'exécution, l'abbaye de Wesminster, le Mont-Saint-Michel (un chef-d'œuvre), la cathédrale de Beauvais. L'artiste a fait deux vues de Notre-Dame-de-Paris ; l'abside est, à mon sentiment, ce qu'il a fait de mieux. Les 73 vues de Paris forment un album en deux séries, intitulé : le *Vieux-Paris*. C'est un document historique inestimable indépendam-

(1) Ces détails sont puisés dans l'ouvrage de H. Bérardi : *Les Graveurs français au XIX^e siècle*.

ment de son mérite d'art, car l'auteur l'a fait au jour le jour pendant les grands travaux de transformation opérés par le baron Haussmann. Delauney nous a donc conservé ainsi des aspects, des cours de Paris, sensiblement modifiés, ou tout à fait disparus, même des fragments de monuments ou des monuments tout entiers complètement sacrifiés aux exigences du plan d'ensemble de ces gigantesques travaux. » (F. H.).

« Delauney ne fut pas que graveur ; il laisse une quantité de dessins sur le *Vieux-Paris*, beaucoup d'études à l'huile et au pastel, sur les environs de Crouettes, Nanteuil, Saâcy, ainsi que sur les bords de la mer normande, sur Gouville, son village natal — pour lequel il conservait un filial souvenir et qu'il revoyait avec bonheur... Il avait une merveilleuse aptitude pour l'étude en général, pour les arts en particulier. Avec le moindre détail, il faisait un tableau ou une eau-forte ; tout en copiant fidèlement la nature, il savait se mettre à la bonne place, choisir l'heure la plus propice pour éclairer son œuvre. Combien d'artistes se seraient trouvés embarrassés si on les eût mis devant les sujets d'études qu'il a pris un peu partout dans nos environs, pour y asseoir le plan d'un tableau ? Quand à lui, il le voyait tout de suite, instinctivement, pour ainsi dire.

« L'étude des langues ne lui était pas plus difficile que le travail et les conceptions artistiques. Seul, ainsi qu'il l'avait fait pour le dessin et la gravure, il s'était mis à étudier l'anglais et le latin, et il était parvenu à échanger assez facilement des correspondances, à traduire les principaux auteurs classiques. Quand il tenait un livre on pouvait faire autour de lui le plus grand tapage ; il avait un *don d'isolement* qui lui permettait de poursuivre sa lecture comme il l'eût fait dans le milieu le plus calme. » (E. V.).

« Delauney réussissait surtout les sujets d'architecture, mais ses motifs de paysages se recommandaient aussi par des recherches d'effet et des qualités de lumière qui étaient

d'un artiste de curieux et jamais banal ; il traitait le fusain et le pastel avec talent. » (H.).

Puisque je suis en train de citer, il me semble que je ne dois point omettre de relever quelques passages de l'intéressante étude de M. Jules Adeline dont j'ai déjà parlé : « Quels furent les grands maîtres de l'eau-forte originale, sinon Rembrandt, le maître prestigieux par excellence, celui dont les œuvres vous attirent et d'où s'exhale un charme infini ? Sinon Piranèse, le graveur audacieux aimant à faire ruisseler les torrents d'eau-forte dans les tailles rugueuses des vieux pans de murailles de la Rome antique ? Alfred Delauney est un disciple de ces maîtres, car lui aussi il a souvent gravé ses propres compositions ; mais parfois aussi cependant, pour affirmer son talent de *graveur*, il n'a pas hésité à se livrer à des travaux d'interprétation de la plus haute difficulté.

« Transformer en gravure en taille-douce un dessin au crayon dont le moelleux fondu est le principal mérite, interpréter par des *hachures* le délicat grené du crayon, laissant à chaque saillie du papier quelque parcelle de noir ; rendre à l'aide de traits ces teintes vaporeuses qui semblent envelopper d'une brume lumineuse les contours d'un édifice, tels furent les difficiles problèmes de transposition que se posa et résolut victorieusement le graveur normand.

« La lithographie de Bonington représentant la rue de la Grosse-Horloge, est célèbre, Bonington a rendu, avec un charme pénétrant, les luxueuses façades de bois sculpté, cette arcade recouverte d'une si merveilleuse patine, et cette rue étroite où circulait matin et soir une foule de gens aux brillants costumes. Sur des lointains indiqués d'un crayon à la fois gras et précis, l'inimitable artiste a enlevé à l'aide de quelques touches d'encre, hardiment posées, les noirs audacieux des figurines qui font vibrer l'ensemble. Ce que le lithographe fit de verve, comme on exécute un dessin

d'après nature, avec la seule préoccupation de rendre, à l'aide de touches énergiques, les effets de lumière, le graveur l'a fait avec une science de traduction merveilleuse, interprétant par des hachures d'une extrême finesse, les grignotis du crayon, et par de larges tailles profondément mordues, ces énergiques repoussoirs qui donnent tant de finesse aux arrière plans.

« Etant donné ce parti pris d'interprétation, et pour fournir un pendant à cette planche, une autre lithographie de Bonington, était tout indiquée. Cette autre planche, on la connaît; c'est la Cathédrale avec sa vieille flèche, si massive, si étrange, si l'on veut, mais si pittoresque, et dont les artistes d'antan, ont tiré un admirable parti; ce sont ces minuscules masures sordides, aux toits affaissés; ce sont ces quais garnis de leurs navires, et, dans cette nouvelle planche, le graveur a encore rivalisé heureusement avec le lithographe, et l'on ne sait vraiment si l'on doit donner la préférence au dessin sur pierre ou aux superbes tirages sur japon de l'eau-forte. »

« La cathédrale de Paris devait, naturellement, tenter Alfred Delauney; aussi l'a-t-il reproduit sous deux aspects. C'est d'abord cette abside si caractéristique, flanquée de contreforts à demi-affaissés, d'un effet architectural médiocre peut-être, mais d'un effet pittoresque indiscutable. Sur un ciel lumineux la masse énorme des deux tours, vues de trois-quarts et cette flèche de plomb, aux statues multiples, aux crochets plus nombreux encore, s'élèvent vigoureusement. Au premier plan, sur la berge, encombrée de monticules de sable, de lourdes voitures se meuvent péniblement; sous les ponts, de petits vapeurs lançant dans les airs des jets de fumée blanche emportent toute une foule; sur les tabliers en fer se croisent et s'entrecroisent ces piétons toujours affairés et ces voitures toujours animées de leur monuement vertigineux. Puis, représentant cette façade si admirablement restaurée, cette façade dont les portes rouges sont décorées de fines

arabesques de fer, dentelles exquises découpées dans un métal rétif par d'habiles artisans, Delauney a rendu avec une grande simplicité cette majestueuse église dont les tours carrées sont légendaires. »

« C'est aussi avec une grande poésie qu'il a su interpréter l'immense cathédrale de Cologne... il ne s'est pas laissé séduire par la ville en silhouette, par ces toits, ces tourelles, ces mansardes, par les faîtes variés de nombreuses églises que l'énorme cathédrale ramène à des proportions lilliputiennes, et qui, détachant sur le soleil couchant, sa masse de dimensions invraisemblables, se reflète dans le Rhin.

« Non, le graveur a représenté la cathédrale de face, dominant les toitures des maisons bordant les ruelles qui l'étreignent étroitement. Seules, quelques claires fumées se détachent sur les ombres énergiques des premiers plans. Mais, sur la hauteur de l'estampe, les ogives et les pinacles se superposent; dans les fonds brumeux et voilés d'ombres on devine le divin cours du Rhin, ce pont de fer aux arcades ornées de statues de bronze franchissant le fleuve, et sur un ciel orageux, à travers les déchirures des nuages, brillent les fleurons que terminent ces immenses clochers.

« Avec Cologne, ce furent encore Reims et Amiens qui tentèrent l'artiste.

« Reims, la cathédrale nationale par excellence, Reims avec sa profusion de sculptures, ses trois portes avec gâbles, sa grande rose, sa galerie des Rois, son étage de tours et ses contre-forts abritant des anges immenses aux ailes colossales dont les extrémités dépassent hardiment les clochetons qui les dominent et dont l'effet décoratif est admirable.

« Amiens, cette autre merveille, l'admirable église ogivale, la cathédrale préférée du maître Viollet-le-Duc.

» Cette façade précédée d'un parvis, ces porches ornés de statues dont quelques-unes sont d'une intensité de vie et d'une allure individuelle extraordinaire; ces tours enfin,

inachevées, inégales et différemment ornementées, tout cela est détaillé avec soin dans une grande eau-forte très vigoureuse et très moelleuse tout à la fois.

« Nous arrivons à la dernière planche du graveur ; la vue du Mont-Saint-Michel.

« Pour celui que les grands aspects impressionnent, cette merveille de l'architecture religieuse et militaire du moyen-âge est admirable. Des archéologues ont songé à ressusciter l'abbaye, à la représenter telle qu'elle dut apparaître au temps jadis, c'est-à-dire avec la prestigieuse fantasmagorie du temps actuel centuplée par le poétique aspect des myriades de clochetons découpant sur le ciel leurs silhouettes intactes.

« Pour l'artiste, qui a toujours de la sympathie pour les scènes, le Mont-Saint-Michel est encore aujourd'hui d'un effet merveilleux. Solides remparts qui surplombent des constructions si diverses, rochers de granit d'où surgissent des contreforts gigantesques, rideaux d'arbres grêles fouettés par le vent de la mer, c'est ainsi que vous a vus l'éminent graveur qui a su distribuer la lumière avec une science extrême sur cet flot s'enlevant en vigueur sur un ciel déjà très monté de ton.

« Quelques touches de lumière sont habilement placées sur des plans de murailles. Au premier plan, quelques rochers à fleur du sol, quelques flaques d'eau au milieu desquelles s'agitent des pêcheurs, et sur le fond louche et vigoureux, des oiseaux de mer s'enlèvent en l'air, de même que de légères fumées s'échappent des modestes habitations adossées au rocher.

« Car ce qui caractérise par dessus tout les planches originales du graveur Delauney, c'est non seulement l'extrême exactitude des détails, mais c'est aussi l'aspect chaud et coloré que l'artiste sait donner à tous les monuments qu'il représente. Ses premiers plans, soigneusement cherchés, sont souvent noyés dans une lumineuse pénombre, et les motifs caractéristiques de l'édifice sont toujours en

pleine lumière, s'enlevant soit sur des masses louches, soit sur des ciels orageux. Cette préoccupation des ciels est, d'ailleurs, particulièrement remarquable chez Alfred Delauney. Ces ciels sont d'abord dessinés avec une conscience inouïe, puis le graveur succédant alors au dessinateur, les effets de lumière, les vibrants contrastes sont accentués avec une maëstria incomparable.

« Des travaux de première morsure, simples et irréguliers, disparaissent parfois sous des grignotés de pointe sèche se traduisant par des gris d'une extrême finesse de tons, tandis que d'énergiques accents sont donnés par des touches posées comme par un peintre.

« De tous cela, il résulte des œuvres d'une harmonie puissante, d'une fermeté admirable, et aussi d'une grande poésie.

« Laborieux et persévérant, Alfred Delauney a pris part à tous les salons de Paris depuis plus de vingt ans et depuis plus de quinze ans le graveur est classé parmi les artistes hors concours ».

Vous voyez, mes chers collègues, combien vous auriez perdu si j'avais substitué ma modeste prose, mon appréciation insuffisante et incompétente, au tableau si vif, si vrai, si animé de M. Jules Adeline ; ne vous étonnez donc pas qu'à la suite de cette belle étude, le prix Bouctot, que l'Académie de Rouen devait décerner cette année-là (1888) à un artiste normand graveur, ait été attribué à notre ami M. Delauney.

Un frontispice, gravé à l'eau forte par M. Adeline, accompagne cette notice et reproduit quelques-uns des plus admirables plans de M. Delauney : les Cathédrales de Rouen, de Cologne, de Paris et... le Mont-Saint-Michel.

Nous pouvons assurer que si la famille de M. Delauney perd un de ses membres, digne à tous égards des plus grands regrets, le monde des arts perd aussi un artiste de haute valeur et notre Société un collègue qui lui était sincé-

rement attaché et toujours empressé, comme nos amis MM. Varin, à lui donner le concours d'un talent dont nous sommes tout à la fois fiers et reconnaissants....

L'œuvre de M. A. Delauney, qui se compose de près de 400 pièces, a été cataloguée par M. H. Berardi (Tome V des *Graveurs du XIX^e siècle*) et peut se résumer ainsi :

- 1863-1884 — 40 planches; ornements et sujets d'après divers graveurs, fleurs et fruits d'après Van Huysem — 50 pl. pour catalogues de ventes illustrés — 2 pl. d'après les lithographies de Bonington.
- 1868-1880 — 22 pl. (et titre) Paysages d'après nature.
- 1866-1870 — 73 pl. (et table gravée) d'après nature — Paris pittoresque.
- 1870-1878 — 22 pl. (table gravée et couverture) *Le Vieux Paris*. 10 pl. d'après d'anciens dessins (même série).
- 1883-1885 — Planches diverses — Monuments de Paris — Paysages d'après Hobbéma — Encadrement de la musique sacrée et de la musique profane (de G. Dubufe).
- 1870-1887. — Grandes planches (cathédrales, églises, palais, etc.). — Cathédrale de Paris, façade (1879); abside (1875). — Ruines des Tuileries (1871-1872), deux planches. — Fontaine Médicis (1880). — Eglise d'Harfleur (1872). — Eglise de Coutances (1886). — Eglise Saint-Pierre de Caen (1870). — Cathédrale de Chartres, porche (1881), vue sud (1880). — Cathédrale de Reims (1878). — Cathédrale d'Amiens (1882). — Cathédrale de Rouen, avant l'incendie de 1822 (1886). — Cathédrale de Cologne (1886). — Abbaye de Westminster (1885). — Le Mont-Saint-Michel (1887).

M. Delauney a obtenu, au Salon de 1870, la médaille unique; au Salon de 1872, une médaille de deuxième classe. Il a été lauréat pour 1888 du prix Bouctot, décerné à Rouen tous les deux ans, à partir de 1876; le lauréat doit être né ou domicilié en Normandie. Au Salon de 1894, il avait exposé une gravure à l'eau-forte intitulée : *Reconstruction du Pont d'Arcole en 1855*.

MOULIN.